title : Journal de l’Empire (1810-07-19), Théâtre français, *L’École des femmes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/ecoledesfemmes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Jeudi 19 juillet 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre Français. *L’École des Femmes* [extrait].

L’ignorance et l’erreur à ses naissantes pièces,

En habit de marquis, en robe de comtesse,

Venaient pour diffamer son chef-d’œuvre nouveau,

Et secouaient la tête à l’endroit le plus beau.

Le commandeur voulait la scène plus exacte ;

Le vicomte indigné sortait au second acte.

L’ignorance et l’erreur ne vont plus à cette pièce ; on la traite aujourd’hui comme une vieille douairière ; on ne voit auprès d’elle ni marquis, ni comtesse ; quelques gens sensés, en bien petit nombre, lui font encore la cour. Le vicomte ne sort plus au second acte car il n’est pas venu au premier.

*L’École des Femmes* éprouva presqu’autant de persécutions que le *Tartuffe* ; elle n’eut point affaire aux faux dévots, aux hypocrites de religion, mais aux hypocrites de décence et de mœurs, aux précieuses, aux bégueules, aux prudes, aux femmes à la mode, aux maris du bel air. Mais telle était alors la constitution de la société, que tout ce monde-là réuni ne formait encore qu’une petite minorité : le peuple et le bourgeois soutinrent la pièce contre les marquis et les comtesses, contre les commandeurs et les vicomtes.

Quelle était donc la cause de ce déchaînement des gens du monde contre la pièce ? car Molière au fond prenait leur parti ; il se déclarait contre l’austérité et la barbarie antique en faveur des nouvelles idées, plus douces et plus libérales ; il prêchait pour la liberté des femmes contre la tyrannie des maris. Mais sa pièce était d’un genre nouveau dont il avait donné un faible essai dans *Les Précieuses ridicules*, un autre beaucoup plus fort dans *L’École des Maris*. Ce genre était la peinture des mœurs et des ridicules de la société. Les gens du monde n’approuveraient pas que le théâtre exerçât sur ceux cette censure. Le naturel, la vérité, la liberté du dialogue de Molière choquaient les prudes et les précieuses ; mais le plus grand crime de l’ouvrage dut son prodigieux succès. Il déplut à beaucoup de gens, parce qu’il plaisait beaucoup au public. Les auteurs soulevèrent contre la pièce toute la société ; ils se répandirent dans tous les cercles pour en dire du mal et pour faire dire ; mais ils ne purent empêcher même leurs partisans de courir au théâtre voir une pièce si décriée.

Dans la foule de critiques que *L’École des Femmes* fit éclore, celle du sieur Devisé est remarquable. C’était un ennemi de Molière, et son jugement est une véritable hostilité. « C’est, dit-il, le sujet le plus mal conduit qui fut jamais, et je suis prêt de soutenir qu’il n’y a point de scènes où l’on ne puisse faire voir une infinité de fautes. » Voilà bien le langage de la haine ; mais Devisé, homme sans caractère, esprit faible, jaloux, honteux, avait plus de haine que de vigueur et de fermeté. À peine a-t-il prononcé cet arrêt si sévère qu’il l’affaiblit et le casse : « Cette pièce, dit-il, est un monstre qui a de belles parties, et jamais on ne vit tant de si bonnes choses ensemble ; il y en a de si naturelles qu’il semble que la nature ait elle-même travaillé à les faire. Il y a des endroits qui sont inimitables, et qui sont bien exprimés que je manque de termes assez forts et assez significatifs pour vous les bien faire concevoir ; il n’y a personne au monde qui les pût si bien exprimer, à moins qu’il n’eût son génie, quand il serait un siècle à les tourner : ce sont des portraits de la nature qui peuvent passer pour originaux ; il semble qu’elle y parle elle-même. Ces endroits ne se rencontrent pas seulement dans ce que joue Agnès, mais dans les rôles de tous ceux qui jouent à cette pièce. »

Ce témoignage d’un ennemi arraché à la passion par la force de la vérité, est le plus bel éloge qu’on puisse faire de *L’École des Femmes*. Devisé nous apprend encore que « jamais comédie ne fut si bien représentée ». Je le crois bien : Molière y jouait le rôle d’Arnolphe, et il avait formé tous les acteurs ; mais je ne puis croire ce qu’ajoute Devisé : « Chaque acteur sait combien il doit faire de pas, et toutes ses œillades sont comptées. » Il devait résulter de cette exactitude minutieuse une représentation froide. Nos acteurs d’aujourd’hui n’ont pas tant d’art ; ils ne comptent ni leurs pas, ni leurs œillades, et cependant l’ensemble de la représentation n’en est pas plus chaud ni plus animé. J’ai déjà parlé de la manière dont Mlle Volnais joue le rôle d’Agnès ; elle y met toute la naïveté, toute la candeur et toute l’innocence que demande le rôle : on serait tenté de croire qu’elle a eu quelque révélation sur la manière dont Mlle Debrie jouait Agnès ; elle ne compte cependant point ses œillades ; elles n’en ont pas moins de prix, quoiqu’elle les donne dans compter.

La tirade d’Arnolphe sur les maris trompés, est un morceau de la première force. Le sermon du même à Agnès est très comique ; on remarque surtout ces vers :

Et qu’il est aux enfers des chaudières bouillantes

Où l’on plonge à jamais des femmes malvivantes.

Malheur aux maris, quand la vertu de leurs femmes n’est fondée que sur la peur de l’Enfer ! Les maximes du mariage paraissent très sévères : elles sont au fond très raisonnables ; mais le plus grande des torts est d’avoir trop raison, et c’est pour cela que Molière les tourne en dérision : elles sont aujourd’hui ridicules au point qu’elles en deviennent insipides, et n’ont point de sens. Un mari qui prétend prendre une femme pour lui tout seul, est regardé comme une espèce de barbare, comme un ennemi du commerce et de la circulation, qui sont l’âme de la société.

Défendre à une femme d’écrire des lettres, n’est pas une loi bonne pour les Iroquois et les Hottentots ? Lui interdire les visites, le jeu, les assemblées, les fêtes, les promenades, les parties de campagne, les présents et cadeaux, n’est-ce pas prononcer contre elle un arrêt de réclusion, et presqu’une sentence de mort ? On retranche aujourd’hui plusieurs de ces maximes, parce qu’elles ennuient.